

## « Talleyrand à Philadelphie 1794 – 1796 »

Dr. John L. Earl III. Université de Scranton. Pennsylvanie / USA.

Traduction de l'américain par Jean-Marie Bader / Roland Martinet.

Le mardi 28 Janvier 1794, à cinq heures du soir, deux hommes arrivaient à une petite maison sur la rue Woodstock, Kensington Square à Londres, un quartier résidentiel à la mode à proximité de Hyde Park. L'un d'eux, se déclarant « Messenger d'Etat, » informa Charles Maurice de Talleyrand-Périgord qu'il avait cinq jours pour quitter le pays ou serait expulsé vers la France.

Pour Talleyrand, cet avis mettait fin à un séjour de deux ans en Angleterre rendu nécessaire par le changement radical survenu dans la Révolution française à l'été 1792.

Ainsi commençait une deuxième période d'exil dans la vie de ce célèbre diplomate français, maltraité par la plupart des historiens et des biographes.

Talleyrand protesta immédiatement, mais en vain, contre son expulsion. Il réalisa rapidement qu'il n'avait pas d'autre choix que de se soumettre. Les circonstances de l'époque lui dictaient son avenir. Un retour en France signifiait une mort certaine, et la plupart des autres pays d'Europe lui étaient ouvertement hostiles en raison du rôle qu'il avait joué dans les premiers temps de la Révolution. À la mi-Février 1794, il réservait une place sur le navire américain *William Penn*. Il avait pris sa décision, les États-Unis seraient son refuge jusqu'à ce que la situation en France soit redevenue normale, stable et raisonnable.

Le 2 Mars, le *William Penn*, commandé par le capitaine Richard Dale, hissait les voiles pour l'Amérique. Retardé par une tempête dans la Manche, il dut s'abriter pour réparation à Falmouth<sup>1</sup> puis reprit son voyage vers l'ouest le 20 Mars. Après une traversée sans histoires de trente-huit jours, il accosta dans le port de Philadelphie le 28 Avril 1794<sup>2</sup>.

La ville que Talleyrand avait choisie comme résidence était la capitale et plus grande ville des Etats-Unis. Siège de la République fédérale, Philadelphie était le centre politique du pays ainsi que le cœur de sa vie sociale et commerciale. Assez petite selon les standards européens, la « Verte cité campagnarde » de Pennsylvanie était un exemple de simplicité et une belle ville selon les nombreux voyageurs de l'époque qui vantaient son charme. Bien des gens la considéraient comme la plus belle ville des Etats Unis et la préférèrent aux capitales du Vieux Continent.<sup>3</sup>

A part Talleyrand, Philadelphie constituait une terre d'accueil pour de nombreux *émigrés* français. En fait, les Etats Unis dans leur ensemble étaient devenus un refuge pour tous les exilés d'un monde

1 Duc de Broglie, ed., *Memoirs of the Prince de Talleyrand* (New York and London, 1891-1892), I,174, ensuite cité comme *Memoirs*. Un intéressant éclairage sur ce retard de trois semaines à Falmouth. Talleyrand, en dînant dans une auberge, tomba sur un américain et lui demanda des lettres d'introduction à quelques-uns de ses amis aux Etats- Unis. La réponse fut un « non » cassant de la part de cet homme qui était le général Benedict Arnold.

2 *Gazette of the United States* (Philadelphia), 29 avril 1794 Sept des passagers du *William Penn* étaient dénommés. A mon avis, le nom de Mr Toleroun est bien celui de l'ancien évêque d'Autun, car prononcé phonétiquement il est similaire à la prononciation française de « Talleyrand », mais épelée de la façon que l'écrit un américain.

3 Plusieurs travaux essentiels offrent des descriptions de Philadelphie de la période fédéraliste : Thomas Twinning, *travels in India a Hundred Years Ago with a visit to the United States* (London, 1893), 362-372 ; Henry Wansey, *An Excursion to the United States of North America, in the Summer of 1794* (Salisbury,1798), 173, François Alexandre Frédéric, Duc de la Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage dans les Etats Unis d'Amérique fait en 1795, 1796, et 1797* (Paris, 1799), VI,2446321; Jacques P. Brissot de Warville, *New Travels in The United States of America, Performed in 1788* (Dublin, 1792), 312, Kenneth and Anna M. Roberts, *Moreau de St.Méry's American Journey 1793-1798* (Garden City, N.Y , 1947), cité ensuite comme *American Journey*. Quelques autres écrits intéressants: Ellis Paxson Oberholtzer, *Philadelphia, A History of the City and its People* (Philadelphia, 1912), I, 382; Charles H. Sherrill, *French Memories of Eighteenth-Century America* (New York, 1915), 137.

déchiré par la guerre et la révolution, et plus particulièrement ceux issus de la France et de ses possessions antillaises.

On trouvait ainsi des colonies de Français à Boston, New York, Baltimore, Charleston et la Nouvelle Orléans. Outre ceux qui se regroupaient dans les grandes villes, certains vivaient dans des fermes de la campagne new-yorkaise, du Maine, de la Pennsylvanie et dans les villages du Massachussets, du Connecticut, du New Jersey, du Delaware, du Maryland et de Virginie.

Mais Philadelphie, en tant que capitale fédérale et ville la plus cosmopolite, tolérante et éclairée du Nouveau Monde, centre commercial et nœud de communications, en lien constant avec l'Europe, correspondait le mieux aux attentes des exilés français qui formaient à ce moment-là le noyau de l'immigration avec, par moments, des arrivées en masses.

Il est impossible de fournir des chiffres précis quant à ce mouvement de population, dans la mesure où il a débuté après le recensement de 1790 et où le retour en Europe était achevé en 1800, mais le nombre de Français présents aux Etats-Unis dans les années 1790 a été estimé entre 10 000 et 25 000.<sup>4</sup> Un habitant de Philadelphie sur dix, à peu de choses près, était français.<sup>5</sup> Il est peu étonnant, dans ces conditions, que le comte de Moré l'ait surnommée « l'arche de Noé française »<sup>6</sup>.

Les conséquences de cet afflux pour Philadelphie et ses habitants étaient loin d'être négligeables. De fait, la ville devint folle d'enthousiasme pour les mœurs françaises. Les femmes prenaient des manières françaises et les jeunes gens épataient leurs conquêtes avec des attitudes, des grâces et des cajoleries inconnues jusque-là en Amérique. On voyait les Français partout, sirotant du vin et des liqueurs aux terrasses des cafés et des auberges.

Mais leur influence ne se limita pas à la société philadelphienne, s'étendant même à la politique du pays. Par moments, la capitale américaine connut les mêmes soubresauts que Paris. La fièvre révolutionnaire qui avait submergé la France était sensible dans ses rues. Des hommes aux cheveux ras, vêtus de pantalons, de chaussures à lacets et de bonnets phrygiens échangeaient de fraternelles embrassades et s'appelaient mutuellement « Citoyen ». Jour et nuit, hommes et femmes dansaient la « *Carmagnole* » et chantaient « *Ça ira* » ou la *Marseillaise*. On faisait pression sur le Président Washington pour une entrée en guerre en Europe aux côtés des Français. Les *émigrés* royalistes, qui persistaient à arborer leurs culottes, leurs bicornes et leurs perruques poudrées avaient souvent à faire face au mépris de leurs compatriotes jacobins. L'agitation atteint un tel point qu'il fallut enlever un vieux médaillon représentant le roi George II au fronton de Christ Church. Plusieurs mois auparavant, on avait déjà dû voiler le portrait en pied du couple royal français au Sénat.<sup>7</sup>

A l'arrivée de Talleyrand toutefois, en avril 1794, la tranquillité avait été rétablie. Il écrit d'ailleurs le 2 mai à Germaine de Staël qu'il était heureux de se trouver aux Etats Unis qui étaient si paisibles. Les gens de Philadelphie, ajoutait-il, avaient été très bons pour lui.<sup>8</sup>

Talleyrand avait quitté l'Angleterre avec le chevalier Bon Albert Briois de Beaumetz qui avait juré

4 Frances Sergeant Childs, *French Refugee Life in the United States, 1790-1800* (Baltimore, 1940), 63.

5 Wansey, 175.

6 Geoffroy de Grandmaison et le Cte. De Pongibaud, *Mémoires du Comte de Moré, 1758-1837* (Paris, 1898), 147.

7 Oberholtzer, I, 354-362.

8 « Lettres de M. de Talleyrand à Madame de Staël, » *Revue d'Histoire Diplomatique*, IV (1890), 210-211, cité ensuite comme « *Revue* ». Il est intéressant de noter qu'une quarantaine d'années plus tard, le temps a vraisemblablement émoussé la mémoire de Talleyrand sur ses premières impressions sur les Etats-Unis. Dans ses *mémoires* il affirmait avoir été totalement indifférent aux nouveautés qui normalement intéressaient le voyageur. « J'ai eu la plus grande peine à secouer ma curiosité ». *Mémoires*, I, 173.

d'aller avec lui jusqu'au bout du monde, et dont l'admiration pour Talleyrand frisait l'idolâtrie. A leur arrivée, ils ne tardèrent pas à rencontrer Théophile de Cazenove qui les hébergea plusieurs semaines chez lui, en attendant qu'ils s'adaptent à leur nouvel environnement.<sup>9</sup>

Cazenove, qui avait rencontré Talleyrand à Paris, représentait en Amérique un groupe de sociétés hollandaises qui spéculaient sur les fonds souverains. Il y avait créé la Holland Land Company, avait investi généreusement dans de nombreuses entreprises, payait cash et était très populaire. Avant que Cazenove ouvre ses portes à l'ancien ecclésiastique, Talleyrand n'avait que peu de considération pour lui. Il le trouvait lent d'esprit, timide et d'un caractère insouciant. Mais à présent, c'étaient justement par ces traits de caractère qu'il lui devint « très utile ».<sup>10</sup> Dans ses déplacements ultérieurs dans les Etats Unis, c'est toujours à Cazenove qu'il signalera les opportunités d'achat de terrains.

Avant de quitter Londres, Talleyrand avait noté qu'il pensait que l'Amérique lui permettrait de parfaire son éducation politique.<sup>11</sup> Dans ce but, il espérait rencontrer « les principaux personnages dont la révolution d'Amérique a placé les noms dans l'Histoire ».<sup>12</sup> Le premier d'entre eux était le Président George Washington, véritable symbole de l'indépendance américaine.

Muni d'une lettre d'introduction du marquis de Lansdowne, Talleyrand ne perdit pas de temps à solliciter auprès de l'austère Virginien une audience que beaucoup de ses amis *émigrés* avaient obtenue avant lui.

Pourtant, malgré la lettre de Lord Lansdowne, qui présentait l'ex-évêque d'Autun sous un jour des plus favorables<sup>13</sup>, Washington refusa de le recevoir en public comme en privé.

Certains historiens, comme Whitelaw Reid ou Joseph Jackson, ont avancé que l'attitude de Washington était due à la réputation de Talleyrand, et il n'est pas douteux que Washington ait eu des a priori à son égard, motivés par ses mœurs, son goût pour le jeu et l'agiotage.

En février 1792, Gouverneur Morris avait adressé au Président un courrier où il décrivait le caractère de Talleyrand, le peu de discrétion et la variété de ses amours, ainsi que ses spéculations financières<sup>14</sup>. Il est possible que ces informations aient influencé le refus de Washington, mais la raison officielle fut d'ordre diplomatique et, après examen, il semble bien que ce soient ces motivations-là qui aient primé.

L'ambassadeur de France aux Etats Unis était Joseph Fauchet, qui avait remplacé dans ses fonctions le Citoyen Genêt et qui, bien que diplomate couronné de succès, avait un défaut majeur : par inclination personnelle ou calcul, il présentait intégralement les traits de caractère que le Comité de Salut Public exigeait de ses agents. Comme un espion il voyait le complot et la trahison partout, et l'arrivée de Talleyrand et Beaumetz avait suffi à éveiller ses soupçons.

L'ambassadeur avait immédiatement rendu compte à Paris d'un « plan infernal » dont Talleyrand et Beaumetz étaient les auteurs et Alexander Hamilton un complice. Il relevait que les deux « *émigrés* » avaient été invités et fêtés dans les meilleures maisons, et que le Vice-Président des Etats Unis venait de

9 George Barton, *Walks and Talks About Old Philadelphia* (Philadelphia, 1928), 99-100.

10 *Memoirs*, I, 175.

11 *Revue*, IV (1890), 91, 93.

12 *Memoirs*, I, 181.

13 Lord Lansdowne to Washington, Mar. 2, 1794, Historical Society of Pennsylvania (HSP).

14 Beatrix Cary Davenport, ed., *A diary of the French Revolution by Gouverneur Morris* (Boston, 1939), II, 353.

proposer de lui présenter ces deux « traitres », proposition que lui, Fauchet, avait « abruptement rejetée ».

Quand il avait été informé de leur souhait de rencontrer le Président Washington, Fauchet avait pris les mesures propres à prévenir cet événement, par écrit et de vive voix et s'était attaché à convaincre Washington du caractère intolérable d'une rencontre, en public ou même en privé comme le suggérait Hamilton, de tels ennemis et traitres proscrits par la République Française.<sup>15</sup>

Washington avait suivi le raisonnement de Fauchet. Si, en effet, un refus de rencontrer ces visiteurs pouvait paraître discourtois, l'inverse aurait certainement eu des « conséquences politiques déplaisantes ». Le Président avait espéré que les deux Français comprendraient les termes de son dilemme : « Il est [...] de mon devoir, en tant qu'Officier de la République, d'éviter d'offenser des puissances avec lesquelles nous entretenons des relations d'amitié par des contacts avec leurs concitoyens proscrits qui pourraient leur être désagréables... »<sup>16</sup>

Fauchet gagna sur ce point. Talleyrand ne fut pas reçu par Washington malgré la chaleureuse recommandation de Lord Lansdowne et les efforts d'Alexander Hamilton. Après ce succès, l'ambassadeur de France semble avoir oublié Talleyrand, Beaumetz et leur « complot ». Mais Talleyrand, lui, n'était pas homme à oublier un acte inamical, et après que l'ambassadeur eut été rappelé, en juin 1795, il trouva l'occasion d'une petite vengeance. En août de la même année éclata l'affaire Fauchet-Randolph. Un navire de guerre britannique intercepta des papiers de Fauchet qui semblaient désigner Edmund Randolph, alors Secrétaire d'Etat, comme agent français. L'acceptation d'un pot de vin était évoquée et, tout en plaçant l'innocence, Randolph démissionna de son poste.<sup>17</sup>

Talleyrand prit immédiatement la défense, non de Randolph, mais de la République Française en imputant à Fauchet toute la responsabilité de l'incident et de la dégradation des relations diplomatiques entre la France et les Etats Unis, expliquant que ledit Fauchet « avait agi de sa propre initiative et non sur les instructions de son gouvernement. » Il espérait que le malentendu se trouvait réglé et que les relations reviendraient à la normale, maintenant que Fauchet était reparti avec ses erreurs de communication et son « prétendu patriotisme ».<sup>18</sup>

Talleyrand était le genre de personne à se remémorer les vieilles offenses et, si possible, les payer de retour même après des années. Cet aspect de sa personnalité a conduit plusieurs auteurs à voir dans l'affaire XYZ la réponse au refus de Washington de le recevoir.

Oliver Wolcott, Secrétaire d'Etat de John Adams en octobre 1797, laissa lui-même entendre que son obstination et son « arrogance » étaient dues à des « sentiments vindicatifs » à l'égard de l'Amérique causés par la rebuffade de Washington<sup>19</sup>. Mais le Président Adams ne souscrivit pas à cette théorie. Lui-même Vice-Président à l'époque, il était informé de l'incident et considérait Talleyrand comme un « homme raisonnable » qui, s'il n'approuvait pas l'action de Washington, comprenait la force des circonstances diplomatiques<sup>20</sup>. Cette approche semble confirmée par un examen approfondi de l'affaire XYZ où les nombreuses autres raisons propres à cette tentative d'extorsion ont certainement joué un rôle plus important que la fierté de Talleyrand.

15 Frederick J. Turner, « Correspondence of the French Ministers to the United States, 1791-1797 », *The Annual Report of the American Historical Association for the Year 1903* (Washington, D.C., 1904), II, 378-379.

16 John C. Fitzpatrick, ed., *The Writings of George Washington* (Washington, D.C. 1931-1944), XXXIII, 353.

17 Pour une bonne étude de l'incident Fauchet-Randolph, et ses ramifications, voir John Alexander Carroll et Mary Wells Ashworth, *George Washington, First in Peace* (New York, 1957), VII, 279-288.

18 Alexander Hamilton Papers, XXV, 3424-3427, Library of Congress.

19 George Gibbs, *Memoirs of the Administrations of Washington and John Adams edited from the papers of Oliver Wolcott* (New York, 1846), I, 571.

20 *Ibid.*, 573

Dans ses dépêches au gouvernement français, Fauchet avait mentionné que Talleyrand avait été reçu dans les meilleures maisons et par certains membres du gouvernement. Le Président Washington écrivit, le 30 août 1794, à Lord Lansdowne, que Talleyrand avait, en général, obtenu un bon accueil dans les cercles philadelphiens.<sup>21</sup> Il en ressort que le fait de n'avoir pu être présenté au Président des Etats Unis ne l'a en rien empêché de rencontrer la bonne société de la capitale.

Cette société était brillante pendant la période fédéraliste (de 1789 à 1801 environ. Ndt). La « Cour Républicaine » se réunissait autour de la première famille présidentielle. Washington recevait habituellement deux fois par semaine et donnait occasionnellement des dîners d'Etat. Le tout se déroulait dans une ambiance de dignité, de réserve, d'austérité, voire de morne solennité. Le contraste était important avec la gaieté et le charme d'un groupe de riches marchands, d'avocats et d'hommes d'affaires qui formaient comme une noblesse républicaine dont la reine incontestée était Mrs Anne Bingham, épouse du riche William Bingham dont le style, la beauté et les manières vives et aisées captivaient les hôtes.

Dans son hôtel particulier de la troisième rue, sur Spruce Hill, elle recevait avec une aristocratique splendeur tous les grands noms américains du XVIII<sup>e</sup> siècle, les autorités politiques locales et fédérales, le corps diplomatique et les visiteurs étrangers. Le jeu des invitations réciproques confortait ainsi la société fédéraliste.

Les *émigrés* français, en nombre croissant, étaient particulièrement bienvenus dans ce milieu. Comme le notait un français, qu'on fût « philosophe, prêtre, homme de lettres, prince ou arracheur de dents »<sup>22</sup>, toutes les portes vous étaient ouvertes et les hôtesse se disputaient votre compagnie.

Talleyrand arrivait aux Etats Unis muni de bonnes recommandations. Outre chez Washington, Lord Lansdowne l'avait introduit chez les Bingham<sup>23</sup> et John Vaughan avait reçu deux lettres de son frère Benjamin, de Londres, qui faisaient ses éloges et celles de Beaumetz<sup>24</sup>. James Cuthbert avait prié le docteur Benjamin Rush de venir en aide à ces deux « malheureux hommes »<sup>25</sup> et les parents de Samuel Breck reçurent une lettre de Madame Angelica Church, fille du général Schuyler et sœur de Madame Elizabeth Hamilton.<sup>26</sup> La même Madame Church écrivit d'ailleurs trois fois à sa sœur pour louer Talleyrand et ses capacités.<sup>27</sup>

Ces chaudes recommandations ajoutées à sa réputation, ouvrirent tous les salons à notre exilé. Depuis son arrivée, en avril 1794, jusqu'à sa visite à New York, en juin, Talleyrand ne resta pratiquement jamais sans invitation à dîner.<sup>28</sup> Bien que le « français » n'y fasse pas référence dans ses écrits, on sait qu'il dîna chez les Bingham<sup>29</sup>, se divertit chez Aaron Burr et Robert Morris<sup>30</sup>, fut reçu à plusieurs reprises chez Alexander Hamilton<sup>31</sup>, et rencontra William Loughton Smith de Caroline du Sud<sup>32</sup>. Il était aussi un visiteur régulier de la maison parentale de Samuel Breck.<sup>33</sup> Fauchet n'a pas menti dans ses rapports au ministère des affaires étrangères : Talleyrand a effectivement été reçu dans « les meilleures maisons » de Philadelphie.

21 Fitzpatrick, XXXIII, 482-483. Cette lettre fut en fait imaginée et rédigée par Alexander Hamilton, un très proche de Talleyrand. Elle est de la main même d'Hamilton, et simplement datée et signée par Washington. *Ibid.*, 483n.

22 Rochefoucauld-Liancourt, VI, 327.

23 Margaret L. Brown, « Mr. And Mrs. William Bingham of Philadelphia. Rulers of the Republican Court, » *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, LXVI (1937), 311.

24 Benjamin Vaughan à John Vaughan, Feb. 20, 1794, HSP; Feb. 20, 1794, American Philosophical Society (APS).

25 Pennsylvania Writers' Program, "Paris in the Wilderness," *Pennsylvania Cavalcade, American Guide Serie* (Philadelphia, 1942), 261.

26 Samuel Breck, "Recollections of My Acquaintances and Association with Deceased Members of the American Philosophical Society, July, 1862," I, APS, cité ensuite comme Breck Recollections.

27 Allan McLane Hamilton, *The intimate Life of Alexander Hamilton* (New York, 1910), 258-260.

28 *Memoirs*, I, 180.

29 Howard Mumford Jones, *America and French Culture, 1750-1848* (Chapel Hill, 1927), 240.

30 James Parton, *The Life and Times of Aaron Burr* (New York, 1864), I, 204.

31 Hamilton, 259.

32 William Loughton Smith à Talleyrand, Nov. 8, 1797, Library of Congress.

33 Breck Recollections, 2.

Mais la société fédéraliste, à son meilleur, n'était pas Versailles, Marly, Fontainebleau ou Paris. Malgré sa richesse et ses maisons princières, Philadelphie n'était pas à la hauteur des brillants salons français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa classe dirigeante, enrichie dans la finance, était connue pour sa morgue, sa hauteur et son goût de l'ostentation.<sup>34</sup> C'était leur vanité qui amenait ces gens à inviter tous les nouveaux arrivants d'Europe pour leur faire admirer leurs possessions. Une fois qu'ils les avaient vues, on préférait chercher de nouveaux complimenteurs pour les meubles, la cristallerie, les porcelaines et le vieux Madère. L'un des Français ainsi accueillis nota qu'« un nouveau visage était toujours préférable à un ancien, surtout pour quelqu'un qui n'avait pas plus à dire aux uns qu'aux autres ».<sup>35</sup>

Ce n'était pas là une société qui convenait aux Français, et surtout pas à Talleyrand. Pour l'homme qui avait charmé les salons parisiens d'avant 1789 et qui allait, de la même manière, éblouir la Cour impériale par ses manières et sa conversation, Philadelphie était bien provinciale. La façon de se conduire des Américains avait une crudité qui lui fera écrire : « Pour nous autres, vieux Européens, il y a quelque chose de maladroit dans tout ce que veut faire le luxe de l'Amérique. Je conviens que notre luxe montre souvent notre imprévoyance, notre frivolité, mais en Amérique, le luxe ne fait voir que des défauts qui prouvent qu'aucune délicatesse, ni dans la conduite de la vie, ni même dans ses légèretés, n'a encore pénétré dans les mœurs américaines. »<sup>36</sup>

La langue constituait un handicap pour Talleyrand, extrêmement doué pour la conversation, mais qui ne parlait pas anglais. A part le fait que quelques Français tenaient salon à Philadelphie, la langue de Molière était peu répandue, et cette situation était gênante pour certains.<sup>37</sup>

La conduite personnelle de Talleyrand commença rapidement à lui fermer les portes. Bien qu'il restât parfaitement aimable et conservât ses manières de grand seigneur, l'exil semblait le changer. Il riait de tout et avec n'importe qui et affichait un mépris cynique pour autrui et une totale indifférence aux souffrances des autres *émigrés*. Malgré l'admiration que suscitaient ses capacités parmi les Américains, il fut de ce fait exclu de la bonne société philadelphienne. Même ses compatriotes déploraient, tout en lui reconnaissant le droit, s'il lui plaisait, de retirer ses vêtements ecclésiastiques et de les trainer dans la boue, qu'il donnât ainsi une mauvaise image d'eux et amoindrît leurs chances d'être bien accueillis par le peuple américain. Sa plus grave insulte aux bonnes manières, coutumes et conventions qui prévalaient alors, fut de se promener dans les rues de Philadelphie avec une femme noire à son bras.<sup>38</sup>

Le résultat de tels malentendus pour la société américaine, encore aggravés par les vicissitudes de l'exil, fut d'ailleurs que les *émigrés* eurent tendance à se retrouver entre eux, dans leurs propres coteries et salons. Ils formèrent une colonie compacte autour des deuxième, troisième et quatrième rues, non loin du front de mer. Talleyrand et Beaumetz logeaient ensemble dans la deuxième rue

<sup>34</sup> Isaac J. Weld, *Travels Through the States of North America, and The Provinces of Upper and Lower Canada, During the Years 1795, 1796, and 1797* (London, 1800), 31.

<sup>35</sup> Rochefoucauld-Liancourt, VI, 326-327.

<sup>36</sup> *Memoirs*, I, 181.

<sup>37</sup> Hamilton, 259. Samuel Breck rappelait que « la maîtrise de notre langue par Talleyrand était très imparfaite ». Breck *Recollections*, 2. L'on doit aussi mentionner que plus tard, durant l'affaire XYZ, Talleyrand utilisait les services d'un interprète en présence des ministres américains. Albert J. Beveridge, *The Life of John Marshall* (New York, 1936), II, 295. Cependant Beveridge notait en note bas de page, que l'emploi d'un interprète par Talleyrand était une ruse car il parlait parfaitement l'anglais. Les faits ne semblent pas donner raison à cette affirmation.

<sup>38</sup> Grandmaison et Pontgibaud, 155-156.

Sud, au coin de Spruce street, et d'inaient habituellement chez Cazenove, dans Market street.<sup>39</sup> L'hôtel Oeller, au coin de la sixième rue et de Chestnut street, était le rendez-vous préféré du Français. Les réfugiés, dans sa grande salle, tenaient meetings, banquets, bals et concerts. La présence de Talleyrand y a été notée, savourant une boisson fraîche par une chaude journée de juin 1794.<sup>40</sup>

La plupart des *émigrés* français en Amérique fédéraliste appartenaient aux classes sociales supérieures, noblesse, clergé, corporations, les premier et deuxième ordres de la France d'Ancien Régime. Leur voyage aux Etats Unis leur avait bien apporté la sécurité, mais aussi l'humiliation. Quand Moreau de Saint-Méry fut présenté au comte de Moré, il lui dit « Vous ne savez pas, je suppose, qui je suis ou ai été ? » A la réponse négative de Moré, Saint-Méry poursuivit : « J'étais le roi de Paris pendant trois jours, et ici, je vends de l'encre, des plumes et du papier pour vivre. »<sup>41</sup>

Le comte de Moré notera plus tard que les rues de la capitale américaine étaient pleines de « grands hommes devenus petits, d'ambitieux qui avaient manqué à leur ambition, d'imbéciles qui avaient eu leur récompense, d'hommes du passé qui n'étaient plus rien et de parvenus surpris de voir que la roue de la fortune ne s'était pas arrêtée pour eux quand leur étoile avait atteint son zénith. »<sup>42</sup>

La plupart de ces exilés étaient tombés en pauvreté, chanceux d'avoir pu quitter la France sains et saufs. Certains avaient la chance de pouvoir exercer leur profession d'avocat, de médecin ou de professeur, mais d'autres, moins qualifiés, en étaient réduits à donner des cours de français, à mettre un tablier et une toque de cuisinier, à vendre des livres ou de l'épicerie dans de petites boutiques pour survivre dans le Nouveau Monde, et particulièrement à Philadelphie où le coût de la vie était élevé.

Certains des détracteurs de Talleyrand ont affirmé qu'il vendait des bonnets de nuit à Philadelphie<sup>43</sup> ou qu'il avait ouvert un commerce de mercerie,<sup>44</sup> qu'il était tombé si bas qu'il avait dû mettre sa montre en gage dans une boutique de la deuxième rue pour avoir de quoi manger et se chauffer.<sup>45</sup> En réalité, Talleyrand n'était pas pauvre. Avant de quitter l'Angleterre, il avait vendu sa bibliothèque pour 750 £,<sup>46</sup> et on disait qu'il avait quitté la France avec des bijoux et d'autres valeurs.<sup>47</sup> Il avait, de plus, de nombreux contacts financiers en Angleterre et n'avait pas tardé à rencontrer les leaders de la banque en Amérique, ce qui lui ouvrait le crédit des uns et des autres sans compter quelques conseils rentables.<sup>48</sup> A cela s'ajouta, en novembre 1795, la vente au chargé d'affaires espagnol de documents qu'il s'était procurés durant son séjour en Angleterre et qu'il présenta comme les plans d'attaque britanniques contre des possessions espagnoles en Amérique du Sud. Cette transaction à

<sup>39</sup> *American Journey*, 178. Diverses sources de second ordre situent la résidence de Talleyrand à Philadelphie à différentes adresses. Rufus Wilmot Griswold, dans *The Republican Court. American Society in the Days of Washington* (New York, 1856), 395 indique que l'ancien évêque vivait à l'hôtel Oeller. Joseph Jackson, dans *Encyclopedia of Philadelphia* (Harrisburg, 1931-1933), IV, 1128, donne deux adresses: "au coin de Drinker Alley et de Second Street" et " Dans Goddard Alley au-dessus de Vine street." Charles K. McHarg, dans *Life of Prince Talleyrand* (New York, 1857), 126, très proche de cette dernière adresse, indique qu'il occupait « une petite mansarde d'une maison dans Goddard Court, entre Front et Second Street ». Bernard de la Combe, dans *Talleyrand The Man* (Boston, 1911), 76, note que Talleyrand, de retour dans la capitale après son voyage à New York, loua « une pauvre maison dans le quartier alors en vogue de Third Street North, mais situé au bout d'une misérable impasse ». Une autre source citant une lettre du français, indiquait que son adresse, expéditeur, était N. 165 South Second Street. » Georges Lacour-Gayet, *Talleyrand* (Paris, 1928-1934), IV, 41. Les annuaires de Philadelphie des années de l'exil de Talleyrand ne mentionnent ni son nom ni celui de Beaumetz.

<sup>40</sup> Wansey, 118.

<sup>41</sup> Grandmaison et Pontgibaud, 148. Le « Roi de Paris » fait référence à la position de St. Méry en tant que président et leader de la Commune de Paris du 13 au 15 juillet 1789.

<sup>42</sup> *Ibid.*, 147-148.

<sup>43</sup> Sidney Dark, *Twelve Bad Men* (London, n.d.), 226.

<sup>44</sup> Jackson, IV, 1127-1128.

<sup>45</sup> Réédition d'un article de presse des manuscrits de Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, HSP.

<sup>46</sup> Duff Cooper, *Talleyrand* (Ljus English Library, Vol. XLVII; Stockholm: A/B Förlag, 1946), 68.

<sup>47</sup> Crane Brinton, *The Lives of Talleyrand* (New York, 1936), 88-89.

<sup>48</sup> Manuscrits de Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, Library of Congress.

elle seule lui rapporta 8 000 \$.<sup>49</sup> Il est donc douteux qu'il ait dû recourir à la vente de boutons et autres bonnets de nuit.

Dans un but d'entraide mutuelle et pour passer le temps en exil, les *émigrés* français formèrent un certain nombre de sociétés fraternelles. Si la *Société française de bienfaisance de Philadelphie* fut un authentique organisme caritatif, la *Société des Grivois* était réservée aux réfugiés. On sait moins de choses de deux autres, *La Parfaite Union* et *La Reconnaissance*, si ce n'est qu'il s'agissait de loges maçonniques opposées à la « bigoterie ».

Au-delà de ces sociétés fraternelles, les exilés créèrent des groupes et organisations politiques. Toutes les tendances de l'opinion française étaient représentées au Nouveau Monde. Les Modérés et les Conservateurs se retrouvaient à la librairie de Saint-Méry où Talon, Noailles, le Duc de La Rochefoucauld-Liancourt, Beaumetz et Talleyrand étaient les bienvenus. Les *Colons de Saint Domingue réfugiés aux Etats Unis*, anti-brissotins, étaient menés par Barrault de Naroy, Chautard et Claussen et représentaient la pensée politique « centriste ». La *Société Française des Amis de la Liberté et de l'Égalité*, jacobine, était active et irritante.

Dans la guerre de propagande avec l'Angleterre, des émigrés français de toutes tendances politiques furent tentés de lancer une presse franco-américaine. Au départ quasi-imperceptibles, vers 1780, les journaux français poussèrent comme des champignons pendant la période fédéraliste. On trouva de seize à vingt titres à un moment ou un autre. Entre 1784 et 1798, Philadelphie, à elle seule en comptait neuf et Boston trois. Newport, New York, Charleston et la Nouvelle Orléans en avaient un chacune, qui, en général, rapportaient les nouvelles de la révolution en France et à Saint-Domingue selon les opinions politiques de leurs rédactions respectives. La presse française périclita logiquement au moment du retour en France des exilés.<sup>50</sup>

Le 26 février 1796, le *Courrier de la France et des Colonies* de Saint-Méry reçut un article rédigé par Talleyrand et intitulé « Réflexions sur les dernières nouvelles reçues d'Europe, particulièrement sur celles relatives à la France » (en français dans le texte.ndt). Il traitait principalement de la situation financière critique où se trouvait ce pays et formulait l'espoir d'une paix générale, permettant une coopération économique internationale. Son intérêt réside principalement dans le fait qu'il a été rédigé plusieurs mois avant le retour de Talleyrand en Europe.<sup>51</sup>

Certains *émigrés* français, actifs sur le plan intellectuel, avaient été bien accueillis par l'American Philosophical Society, et se sentaient honorés de cette reconnaissance. Moreau de St Méry, Brissot de Warville, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, du Pont de Nemours, Louis-Philippe, futur roi de France et d'autres y avaient prêté serment comme membres. Le 15 avril 1796, deux mois avant son départ, Talleyrand y fut élu, et s'y présenta le jour-même en vue de son admission, la seule réunion à laquelle il assista.<sup>52</sup>

Bien que cet exil se révélât déprimant par moments, la vie en Amérique n'était pas aussi terne que certains Français le pensaient. D'activités sociales ou politiques en dîners, concerts, voyages et réunions diverses, cherchant le réconfort dans leurs journaux et leurs gazettes, les émigrés

<sup>49</sup> Documents, Talleyrand et Jaudenes, 1795, « *American Historical Review* », XXX (1925), 778-783. Ces documents sont d'exactes reproductions des originaux dans The Archivo Historio Nacional, Madrid.

<sup>50</sup> Allen J. Barthold, « French Journalists in the United States, 1780-1800, » *France American Review*, I (1937), 215-230. Il affirmait que la recherche de journaux français serait sans fin car, d'intérêt passager, avec très peu d'archives. Cependant il pense qu'il existe, en divers lieux publics ou privés, 20 à 25 volumes de 10 000 pages in-quarto et in-folio. Voir également Clarence S. Brigham, *History and Bibliography of American Newspapers* (Worcester, Mass., 1947), II, 898-948.

<sup>51</sup> Ralph B. Yewdale, « An Unidentified Article by Talleyrand, 1796, » *American Historical Review*, XXVIII (1922), 63-68.

<sup>52</sup> American Philosophical Society Minutes, APS. Aucun compte rendu sur la période de séjour de Talleyrand en Amérique ne mentionne son nom à l'exception de celui du 15 avril 1796. Les autres membres présents étaient : St. Méry, Mckean, Woodhouse, Coxé, Ellicot, Vaughan, Wheeler, Dr. Priestly, Peale, Dr. Magaw, Dr. Barton, Dr. Collin, Patterson, Parke, R. Smith, Ruston, et Deveze. Aucune mention du vote n'y figure.



occupaient leur temps de leur mieux. Tout naturellement, des groupes se formèrent, au gré des affinités religieuses, politiques ou sociales. L'un d'eux était animé par Moreau de St Méry et se retrouvait dans sa boutique du 80, Front street, non loin de Walnut street. Cet ancien « Roi de Paris » était arrivé en Virginie en novembre 1793 et avait vécu un temps à New York avant de rejoindre Philadelphie où il dirigeait une imprimerie et une librairie.

En mai 1794, peu après leur arrivée, Talleyrand et Beaumetz avaient rencontré St Méry et son fils qui revenaient d'une session du Congrès. Ils avaient dîné ensemble le soir même, échangeant points de vue et anecdotes.<sup>53</sup> Une réelle amitié naquit bientôt entre eux, l'ex-évêque donnant systématiquement à Moreau du « Mon cher maître » (en français dans le texte, ndt), lui écrivant lorsqu'il voyageait, manifestant un réel intérêt pour la marche de ses affaires, lui prodiguant des conseils financiers, relisant ses articles et acheminant lettres, journaux et ouvrages. A son retour en Europe, Talleyrand emporta quelque trois cents copies d'articles rédigés par St Méry, pour essayer de les vendre à Hambourg.<sup>54</sup>

Des années plus tard, devenu le ministre des Relations extérieures de Napoléon, il usa de son influence pour assurer à son ami St Méry un poste lucratif d'ambassadeur en Italie.

Si Talleyrand restait fidèle au groupe de la librairie, Beaumetz, Talon, Blaçon, Noailles, Volney, Payen de Boisneuf, Demeunier, Boislandry, La Colombe et le Duc de La Rochefoucauld-Liancourt fréquentaient encore d'autres communautés. Le duc se montrait volontiers critique envers Talleyrand, non seulement en raison de leurs divergences politiques, mais parce que l'ex-évêque le plaisantait à propos de ses écrits. Charles-Maurice le décrira plus tard comme un ennuyeux eu égard à sa manie d'importuner chacun pour obtenir de l'aide à la rédaction son ouvrage en huit volumes.<sup>55</sup>

Le groupe utilisait souvent la librairie de St Méry comme lieu de débats. Ceux-ci se poursuivaient pendant les heures d'ouverture et bien avant dans la nuit. Moreau s'efforçait de maintenir le calme, les éclats de voix faisant fuir la clientèle, mais, en même temps, appréciait cette compagnie qu'il invitait souvent à dîner. Habitué de la maison, Talleyrand y mangeait rarement mais appréciait le Madère de leur hôte. Lors de ces rassemblements sans façons, chacun plaisantait chacun, Blaçon prenant un plaisir particulier à donner à Talleyrand du « Monseigneur » jusqu'à le faire sortir de ses gonds. Quand l'heure devenait par trop tardive, il arrivait que l'épouse de St Méry se voie obligée de prier ces messieurs de quitter les lieux en leur rappelant que le lendemain ils auraient la possibilité de « traîner au lit jusqu'à midi, tandis que leur ami se verrait obligé d'ouvrir sa boutique à sept heures du matin ».<sup>56</sup>

De l'hiver 1795, à son retour à Philadelphie après un deuxième séjour à New York, jusqu'à son départ pour l'Europe à l'été 1796, Talleyrand passa pratiquement toutes ses soirées chez St Méry où il arrivait sur le coup de vingt heures. Ces soirées donnaient lieu à des échanges à cœur ouvert où chacun livrait ses pensées les plus intimes. Les deux hommes parlaient « de la vie dans la France du passé, de leur lot actuel et de ce qui pouvait advenir dans le futur ». Pour différentes raisons, leurs projets les amenèrent à évoquer la Louisiane où ils auraient envisagé de s'établir. Ils décidèrent même de consacrer toutes leurs réflexions et toute leur énergie à ce but, Talleyrand estimant qu'ils finiraient par en devenir les gouverneurs. Mais en fait, ne visitèrent jamais ce territoire et le projet ne connut pas même un début de concrétisation. A tous égards, leur entente resta au beau fixe. Moreau de St Méry utilisera l'expression « unis comme deux doigts d'une main » pour la décrire.<sup>57</sup>

L'objectif principal de Talleyrand, dans son voyage aux Etats-Unis, avait été d'échapper à la guillotine.

53 *American Journey*, 90-92.

54 *Ibid.*, 178, 181, 201-204, 207, 209, 216, 217.

55 Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, Comtesse de Genlis, *Mémoires* (Paris et Londres, 1825), V, 53.

56 *American Journey*, 214-217.

57 *Ibid.*, 215-217.

Son souhait le plus cher était de retourner en France, et les événements de Thermidor lui rendirent l'espoir, la mort de Robespierre ayant permis à une faction plus modérée de prendre le contrôle de la Révolution. Au fil des nouvelles qui lui parvenaient d'Europe, il apprit les changements opérés par le Directoire, et le temps du retour lui sembla venu. Craignant toutefois pour sa vie, il refusa prudemment de quitter les Etats Unis avant que son nom soit rayé de la liste publique des *émigrés*.

En juin 1795, il demanda à la Convention à être rétabli dans ses droits de citoyen français. Dans ce but, il s'assura le soutien de Germaine de Staël, la fille de Necker, et de l'abbé des Renaudes, son ancien vicaire épiscopal d'Autun qui lui était resté fidèle. Ce dernier fit mettre la requête à l'ordre du jour de la Convention le 30 août 1795, et Germaine de Staël usa de son charme pour obtenir l'appui de Jean-Lambert Tallien et de Marie-Joseph Chénier, deux membres influents de cette assemblée. Le 4 septembre, après une séance houleuse, la Convention décida de rayer le nom de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord de la liste des *émigrés*, lui permettant ainsi de revenir en France.

Talleyrand fut informé de la bonne nouvelle alors qu'il se trouvait à New York, entre le 3 et le 14 novembre 1795.<sup>58</sup> Il décida toutefois d'attendre le printemps 1796 pour retraverser l'Atlantique, espérant partir à la mi-avril pour arriver à Hambourg fin mai.<sup>59</sup> La décision d'accoster dans cette ville était probablement motivée par le souhait d'obtenir des informations de première main quant à la situation en France, les nouvelles quant à la politique perturbée et changeante du Directoire perdant leur fraîcheur le temps de parvenir en Amérique. Il ne fait pas de doute que Talleyrand voulait être assuré de sa position avant de revenir à Paris, et il passa ainsi un mois à Hambourg avant de rentrer en France.

Le 26 avril 1796, une gazette de Philadelphie publia en première page la nouvelle du départ pour Hambourg d'une brigantine danoise, sous le commandement du capitaine Peter Hansen.<sup>60</sup> L'annonce parut presque quotidiennement jusqu'au 10 juin. Le 27 mai, Talleyrand prit congé de Beaumetz, son compagnon d'exil, qui embarquait sur l'*Asia* à destination de Calcutta, afin de chercher fortune en pratiquant la prospection immobilière dans le sous-continent indien.<sup>61</sup> Le 3 juin, Charles-Maurice rendit visite à l'ambassadeur de France, Pierre-Auguste Adet, pour retirer son passeport.<sup>62</sup> Le dernier obstacle était levé. Quatre ans d'exil en Angleterre et aux Etats Unis prenaient fin dans les dix jours à venir.

Il prit un dîner d'adieu chez Moreau de St Méry, dont l'épouse lui prépara des denrées et de l'eau pour son périple de quarante jours.<sup>63</sup> Moreau l'accompagna jusqu'au port le lendemain, 13 juin, et le regarda embarquer sur le navire qui devait le ramener en France.<sup>64</sup> Talleyrand laissait derrière lui son passé. Le vaisseau danois *Den Nye Prove (La Nouvelle Entreprise)* le portait vers son destin.

John L. Earl III

*Université de Scranton*

<sup>58</sup> La lettre de Talleyrand à St. Méry, du 2 nov., 1795, ne mentionne pas la réception de cette radiation. *American Journey*, 207. Mais une lettre du 14 nov., 1795 à Madame de Staël mentionnait bien le rétablissement de ses droits. *Revue*, IV (1890), 216.

<sup>59</sup> *Ibid.*, 218.

<sup>60</sup> *Gazette of the United States*, Apr. 26, 1796.

<sup>61</sup> *American Journey*, 214, 217-218. Beaumetz mourut en Inde.

<sup>62</sup> Lacour-Gayet, I, 205.

<sup>63</sup> *American Journey*, 214, 223-224.

<sup>64</sup> *Gazette of the United States*, June 13, 1796.

Notes:

Suite aux contacts établis avec l'Université de Scranton, USA, et avec La revue « The Pennsylvania Magazine of History and Biography »-PMHB-, que nous remercions, notons en traduction, les éléments bibliographiques et biographiques suivants, fournis par Mr Frank Homer, professeur émérite d'Histoire à l'Université de Scranton, que nous remercions:

John L. Earl III, « Talleyrand in Philadelphia, 1794-1796, est tiré de la revue trimestrielle *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 91, Number 3 (July 1967), pp. 282-298.

Dr. John L. Earl III:

Né à Philadelphie (Etat de Pennsylvanie, USA) John L. Earl III, après avoir obtenu sa licence et master en histoire à l'Université de Villanova obtint son Doctorat à l'Université de Georgetown. DE 1964 à son décès en 1996 le Professeur Earl exerça à la faculté d'histoire de l'Université jésuite de Scranton située dans le Nord-Est de la Pennsylvanie. Spécialiste non seulement de la Révolution Française, mais aussi en histoire de la Russie, il contribua au développement des nouveaux programmes d'études ethniques et internationales. Au-delà de son éminent travail de professeur et d'érudit, le Professeur Earl sut gagner l'admiration et le respect de ses collègues comme leader de la faculté dans la conduite de l'Université. En sa mémoire, le Prix John L. Earl III est chaque année attribué à un membre de la faculté qui a le mieux suivi l'exemple du Professeur Earl dans la collégialité et le service à l'Université de Scranton.

Et par contact personnel avec notre président, Madame Pauline Earl, qui nous autorise à traduire et publier l'article, et que nous remercions chaleureusement, nous fait savoir :

Être très touchée que cet article de son défunt mari ait retenu notre attention d'autant que ce texte est issu de la thèse de Doctorat « Talleyrand et l'Amérique » que Mr John L. Earl III a obtenu en 1964, à l'Université de Georgetown (université de Washington D.C. –fondée en 1789 !-). Mme Earl nous confesse encore que cette thèse fut préparée par son époux alors qu'ils étaient jeunes mariés et que « l'Evêque d'Autun était très présents dans leurs vies ! » (sic) ; que le texte de cette thèse fut entièrement tapée par elle-même sur son ordinateur ; que Talleyrand est toujours présent chez elle par un petit buste de bronze au côté d'un exemplaire de la thèse de son mari et, enfin, que la publication de cet article dans le PMHB contribua de manière significative à l'obtention de son poste de jeune professeur d'histoire à l'Université de Scranton où il y fit toute sa carrière.

Roland Martinet.